
DOCTEUR CABANÈS
POITRINAIRES
ET
GRANDES
AMOUREUSES
III
Devambez
1927




FACULTE DE MEDECINE DE PARIS
ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ



Julie de Lespinasse.
(D'après le portrait de Carmontelle, du Musée de Chantilly.)

DOCTEUR CABANÈS



TROISIÈME SÉRIE

Julie de Lespinasse

La Mimi de Murger



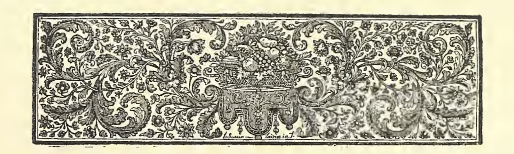
ÉDITÉ

PAR LES LABORATOIRES CORTIAL

10, RUE BÉRANGER, PARIS

1927





JULIE DE LESPINASSE

I



C'EST tout un roman que la vie de cette amoureuse légendaire.

A sa naissance commence le mystère. Une matinée d'hiver de l'an de grâce 1732, dans un logis discret, occupé par une sage-femme mariée à un « chirurgien de la maréchaussée », un nouveau-né, du sexe féminin, faisait entendre ses premiers vagissements. Le lendemain, 19 novembre, était baptisée, à la paroisse Saint-Paul de Lyon, *Julie-Jeanne-Éléonore*, fille légitime du sieur Claude Lespinasse, qualifié « bourgeois de Lyon », et de dame Julie Navarre. Le parrain n'était autre que le sieur Louis Basiliac, chirurgien-juré; la marraine, la propre épouse de ce dernier, représentant une dame Julie Lechot, ou Lechat.

Les registres de l'état civil consacraient un mensonge,

mais sous une apparence de réalité. Julie et Claude étaient les prénoms effectifs d'une grande dame, qui avait quelque peu défrayé la chronique scandaleuse. Lespinasse, ou plutôt l'Espinasse, était le nom d'une terre entrée dans la famille d'Albon, au xve siècle, par le mariage d'une L'Espinasse avec un seigneur d'Albon. Julie de Lespinasse, vous l'avez deviné, était la fille de la comtesse d'Albon, qui avait eu la délicatesse de ne pas faire endosser la paternité à son bonhomme de mari.

« Quoique sa naissance fut le fruit d'une infidélité, — ainsi s'exprime La Harpe — elle était pourtant légitimée par les lois qui donnent au père tous les enfants nés depuis le mariage; mais sa mère n'ayant pas dissimulé sa faiblesse, le mari, homme de condition, eut assez de crédit pour faire enlever cette enfant qu'il ne voulait pas reconnaître. Elle fut élevée dans un couvent de province, où l'on assurait sa subsistance sans que l'on sût ce qu'elle était. Objet de la jalousie d'un frère et d'une sœur qui craignaient qu'elle ne fût appelée au partage des biens, si jamais elle se réclamait des lois, elle vivait dans des alarmes continuelles. Sa mère les redoublait encore en lui recommandant les plus grandes précautions, contre tous ceux qui la viendraient voir au couvent, de ne prendre aucune nourriture que celle de la maison, de ne recevoir ni bonbons, ni bouquets, de ne sortir sous aucun prétexte[1]. »

Le narrateur a légèrement dramatisé son récit; la vérité, comme à l'ordinaire, est beaucoup plus simple. S'il est vrai que Mlle de Lespinasse « naquit sous l'auspice de l'amour et du malheur », si elle fut « le fruit d'une infidélité », il s'en faut qu'elle ait été victime d'une claustration forcée. La

1. *Correspondance littéraire*, 1804, t. I, 383.

comtesse n'oublia pas tout à fait qu'elle était la mère de la petite Julie : non seulement elle l'éleva publiquement, sans faire de distinction entre la fille bâtarde et ses autres enfants; mais, par le redoublement de sa tendresse, elle semblait vouloir la consoler du présent funeste qu'elle lui avait fait de la vie. Elle la comblait de caresses et de bienfaits[1].



JULIE DE LESPINASSE.
(D'après la peinture de Carmontelle, 1760.)

Elle lui fit donner une excellente éducation, à peu près le seul bien qu'elle devait lui léguer, après que Dieu eut rappelé à lui cette jolie pécheresse, qui crut racheter par une fin convenable les écarts d'une jeunesse dissipée.

Au lit de mort de sa mère, la pauvre créature, dont on avait supprimé l'état civil, fut remise en possession, à défaut de son nom, d'une somme d'argent et d'une cassette remplie

1. GUIBERT, *Éloge d'Éliza.*

de papiers. Soit ignorance, soit désintéressement, la jeune fille, d'un mouvement spontané, remit au vicomte, son demi-frère, la clé du précieux coffre et son contenu. Le chevalier d'Albon accepta, sans scrupule, cet argent si candidement offert; et, s'il ne chassa point celle qu'il dépouillait, il s'en désintéressa cependant assez pour la contraindre à chercher un abri sous un toit plus hospitalier.

L'orpheline, recueillie par sa sœur, consentit à devenir la gouvernante de ses nièces et de ses neveux. Sans être savante, elle était fort instruite, possédant la littérature de plusieurs langues, dans les meilleures traductions, mais sachant surtout à la perfection sa propre langue. « Elle s'était nourrie de Racine, de Voltaire, de La Fontaine; elle les savait par cœur. »

Ce rôle d'institutrice sans salaire, elle l'eût accepté sans murmure, si l'on eût eu pour elle, en manière de compensation, quelques prévenances et attentions. Mais être traitée en inférieure par ceux dont elle avait le droit de se proclamer l'égale, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Eut-elle d'autres sujets de se plaindre? Éprouva-t-elle, comme elle le racontera plus tard à celle qui fut la première confidente de ses rancœurs et de ses peines, « les traitements les plus durs et les plus humiliants »? Ce qui est certain, c'est qu'un beau matin, elle déclara tout net à sa sœur qu'elle avait assez de son servage et qu'elle avait la volonté ferme de s'en affranchir.

Après deux ans d'une existence de paria, sa résolution fut prise : elle était décidée à accepter la proposition, que lui avait faite Mme du Deffand, d'aller vivre avec elle à Paris, dans un de ces couvents qui n'avaient rien de claustral, et qui servaient de retraites décentes, mais encore très mondaines, à des dames de qualité, qui y occupaient des

appartements séparés, leur permettant de mener une existence indépendante.

Mlle de Lespinasse était une belle recrue pour ce salon à la mode, et Mme du Deffand ne fut pas longtemps à entrevoir le profit qu'elle en pourrait tirer. Du marché qu'elle concluait, elle était convaincue d'avance qu'elle ne serait point la dupe.





MADAME DU DEFFAND.
D'après un dessin de Carmontelle (*Bibliothèque Nationale*).

La jeune fille qu'on lui cédait, d'ailleurs à bon compte, sans être jolie — que loin de là! — avait une frimousse éveillée et spirituelle; la bouche était peut-être un peu large, mais elle avait le nez audacieusement retroussé, des cheveux en abondance, des yeux d'une mobilité déconcertante. Si elle était de mise un peu simple, d'un effacement par trop modeste, elle avait du charme et de la distinction, assez pour attirer et retenir l'attention des plus indifférents.

Au moral, une sensibilité poussée jusqu'à l'exaltation;

« la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui aient existé depuis Sapho », déclare un mémorialiste qui l'approcha[1]; mais avec un fond de raison, de bon sens, suffisants à tempérer la fougue d'un tempérament qui aurait eu tendance à franchir les bornes imposées par la bienséance.

Les amis de Mme du Deffand étaient habitués aux bouderies, aux caprices, aux colères de la maîtresse du logis; la nouvelle venue s'en accommoderait-elle aussi bien? Réussirait-elle à dissiper l'incurable mélancolie de cette vieille femme, qui la prenait surtout comme fille adoptive de son ennui?

Soyons juste, et si nous convenons des désagréments de la situation n'en célons pas les avantages. Chez Mme du Deffand se pressait tout ce que la Ville et la Cour avaient de plus distingué, de plus élégant, de plus séduisant. Paris et Versailles y apportaient leur contingent d'éloquence et d'esprit, de bonne grâce et de bonnes manières. C'est là que, de tous les pays civilisés, on venait chercher la norme de toutes les renommées, de toutes les gloires. Là, se pesaient les destinées des hommes avides de gloire ou de notoriété; là, on faisait et on défaisait les réputations; là se traitaient les grandes affaires de la politique, de la philosophie, de la littérature et de l'amour.

Mme du Deffand, qui avait besoin d'une auxiliaire intelligente, dévouée, brillant assez pour faire honneur à son choix, mais non trop pour l'éclipser; ne songeant pas à plaire pour son propre compte, mais pour celui de sa maîtresse; se bornant, en un mot, à jouer les comparses, sans jamais aspirer au rôle de protagoniste; Mme du Deffand

1. *Mémoires de Marmontel.*

se félicitait de l'avoir trouvée dans cette jeune provinciale ravie de rompre une chaîne qui était lourde, et de venir prendre place dans un salon où elle espérait ne pas tarder à faire figure.



Le Président Hénault.
(D'après une gravure de Voyez jeune.)

Son arrivée fut saluée par des cris de joie; le spectacle, qui languissait, soudain reprit de l'éclat, comme si une fée avait touché de sa baguette cette demeure où l'on sommeillait.

Dès l'abord, tout alla au mieux. La nouvelle venue se tenait modestement au second plan, ne parlant que lorsque son chef d'emploi d'un geste l'y autorisait, reportant toujours à sa « seconde mère » le succès qu'elle recueillait. La vieille dame se félicitait d'avoir eu la main aussi heureuse, bénissait le ciel de l'avoir si bien guidée dans son choix. Cette lune de miel ne devait avoir qu'une éphémère durée. Vint le jour où la bonne entente qui avait jusqu'alors régné entre les deux femmes, fut compromise par la coquetterie de la plus jeune.

Le président Hénault et le chevalier d'Aydie, tous deux ayant franchi le cap de la soixantaine, s'étaient montrés,

au début, parmi les plus empressés. Le vieux magistrat fut même assez atteint pour parler d'épouser! Ces soupirants sexagénaires ne pouvaient convenir à l'ardente Julie; sans les décourager et sans vouloir les sevrer trop brutalement de leurs illusions, elle avait d'autres visées.

A ce moment fréquentait, dans le salon de Saint-Joseph, un jeune gentilhomme irlandais, qui renouvelait assez ses visites pour donner l'éveil à la dame de céans, laquelle ne tarda pas à s'apercevoir de certains *a parte,* qui n'exigeaient que deux personnages et se passaient assez volontiers de témoins. Julie, que les soupirs du chevalier et les madrigaux du président laissaient froide, paraissait, au contraire, prendre un vif intérêt aux propos du galant étranger. Ce fut sa première passion.

La jeune fille, qui jusqu'alors s'était montrée docile, raisonnable, va désormais se révéler sous un aspect nouveau.

A l'ordre qui lui fut donné « de se tenir dans sa chambre » dès que l'objet de sa flamme paraîtrait, elle répondit par un refus formel de céder. Remontrances, supplications, restèrent sans effet. De guerre lasse, sa tête, déjà très vive, s'exalta au point qu'elle résolut de s'empoisonner. Elle prit 60 grains d'opium, qui ne lui donnèrent point la mort qu'elle désirait, mais qui la jetèrent dans des convulsions épouvantables, dont ses nerfs demeurèrent toujours attaqués[1].

Le départ du jeune insulaire mit fin à l'incident. M. de Taaffe — est-on responsable de son nom? — retourna en Angleterre et la correspondance entre les deux amoureux s'espaça, jusqu'à cesser complètement. L'aventure n'eut pas d'autres suites.

1. *Correspondance littéraire de la Harpe*, t. I.

Avant de reprendre Mlle de Lespinasse chez elle, Mme du Deffand lui avait écrit :

« Il y a un article sur lequel il faut que je m'explique avec vous, c'est que le moindre artifice, et même le plus petit art que vous mettriez dans votre conduite avec moi, me serait insupportable. Je suis naturellement défiante et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir plus prendre aucune confiance en eux. J'ai deux amis intimes, qui sont Formont et d'Alembert; je les aime passionnément, moins par leur agrément et par leur amitié pour moi, que par leur extrême vérité. »

On entend les hauts cris que jeta la vénérable douairière, lorsqu'elle eut acquis la preuve que la jeune personne qu'elle avait dégrossie, « déprovincialisée », la trahissait dans ses affections les plus chères, réunissait dans sa petite chambre, à l'insu de sa protectrice, les plus illustres de ses visiteurs, entre autres ce d'Alembert, auquel injonction lui avait été faite de ne pas prétendre.

Qui m'aime me suive! s'était écriée l'ingrate, et le philosophe s'était enrôlé sous la bannière de la révoltée. D'autres avaient suivi, heureux de se libérer d'un joug qui commençait à leur peser. Le président Hénault, le duc de Luxembourg, prirent parti contre la duègne, en faveur de l'émancipée; jusqu'au duc de Choiseul, qui sollicita du roi une gratification annuelle, pour mettre celle-ci à l'abri du besoin. Encore Mme du Deffand se serait-elle consolée de toutes ces défections, si l'insoumise ne lui eut ravi son philosophe!

Celui-ci, à vrai dire, n'alla retrouver l'infidèle qu'un an après son départ de chez la marquise; une affection grave, dont il fut atteint, les précipita, si l'on peut dire, dans les bras l'un de l'autre.

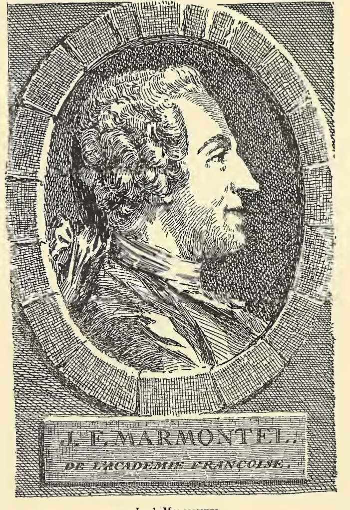
D'Alembert demeurait alors chez sa nourrice et ne pensait pas à la quitter. Sur ces entrefaites, il tombe malade, assez dangereusement pour inquiéter Bouvard, son médecin. Sa maladie, au rapport de Marmontel, était « une de ces fièvres putrides, dont le premier remède est un air libre et pur ». Son logement chez une vitrière était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau, très étroit. Bouvard déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être funeste. Watelet lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple; il y fut transporté et M[lle] de Lespinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien. D'Alembert revint à la vie et, désormais, consacrant ses jours à celle qui en avait pris soin, il désira se loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité; aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais, et la considération dont jouissait M[lle] de Lespinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie[1].

Bien que d'Alembert n'indique pas son état de santé comme la cause déterminante de son installation rue Saint-Dominique, et laisse entendre que ce fut « pour obéir à un sentiment plus tendre » qu'il quitta sa nourrice[2], il semble bien qu'il n'entretint avec M[lle] de Lespinasse que des relations sur la nature desquelles la calomnie n'avait aucune prise. Appelons cela de l'amitié amoureuse — si le mot n'avait pas encore cours, la chose existait — mais quelque malaisé qu'il soit d'en décider, la passion des deux amants, du fait surtout de l'un des partenaires, paraît avoir été

1. Marmontel, *Mémoires*.

2. Duclos dit plaisamment, le jour que l'on transporta le malade : « Voici un jour remarquable, c'est aujourd'huy que l'on a sevré d'Alembert. »

contenue dans des bornes infranchissables. Tenons un langage moins énigmatique : d'Alembert avait un son de voix si clair, si perçant qu'on le soupçonnait « d'avoir été dispensé par la nature de faire à la philosophie le sacrifice cruel qu'Origène crut lui devoir ». Des indiscrétions couraient dans le monde sur la constitution physiologique de notre personnage; quelqu'un qui avait, sans nul doute, son franc parler avec d'Alembert, lui écrivait :



J. F. MARMONTEL.
(D'après C.-N. Cochin.)

« Vous vous imaginez qu'il n'y a qu'à se présenter à l'Académie pour y être admis, mais il faudrait pour cela qu'il n'y eût pas de duchesse de Chaulnes au monde.

Apprenez que, malgré tous vos talents, vous n'auriez pas été reçu seulement à sa cour. Elle pense peut-être qu'il vous en manque quelques-uns, qu'elle regarde comme indispensables à un grand homme. Elle a dit que vous n'étiez qu'un enfant : on entend cela; elle croit que même, dans un sérail, vous trouveriez une éternelle enfance. Je ne le crois pas[1]. »

Jean-Jacques[2], qui connaissait bien notre personnage, s'est exprimé plus crûment : « Elle (Mlle de Lespinasse) a fini par vivre avec (d'Alembert), s'entend en tout bien et en tout honneur, *et cela ne peut s'entendre autrement* ».

Une anecdote courut de bouche en bouche : une dame, qui voulait mettre du prix à sa chute, s'efforçait de donner de la jalousie à celui qui la poursuivait de ses assiduités, en faisant l'éloge le plus pompeux des qualités de notre philosophe, et comme pour accentuer son admiration : *Oui*, c'est un *Dieu*, déclarait-elle. A quoi ripostait, du tac au tac, le Monsieur, piqué au vif : *Ah, s'il était Dieu, Madame, il commencerait par se faire homme!* Comme l'a dit fort joliment Arsène Houssaye, d'Alembert n'était, pour Mlle de Lespinasse, que « le pain quotidien de l'amour », et elle n'était pas femme à se contenter de ce frugal repas.

II

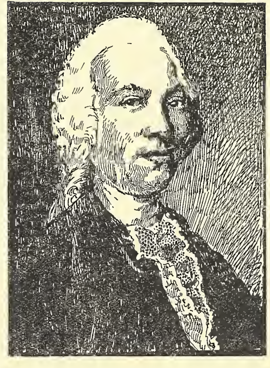
Avant de parler de la grande passion qui occupa la fin de sa vie, il n'est pas superflu de nous représenter notre héroïne telle qu'elle était au naturel, à l'époque où elle mit en batterie toutes les armes de la séduction.

Ce qui suit est une simple esquisse, mais les traits

1. Lettre de Formont, du 4 décembre 1754 (*Correspondance de Mme du Deffand*, I, 1865, 1226).
2. *Confessions*, 2e partie, livre IX.

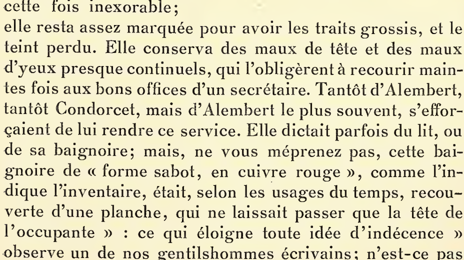
principaux y sont.

« Elle était bien faite, d'une figure agréable, avant que la petite vérole l'eût gâtée. » Bien qu'elle eût longtemps redouté un fléau dont elle savait les suites, quand on avait l'heur de n'y pas succomber, elle avait refusé de se laisser inoculer, persuadée qu'elle avait eu, dans son enfance, une maladie qui avait offert des symptômes présentant avec la variole quelque analogie.



D'Alembert.

Le mal se montra cette fois inexorable;



elle resta assez marquée pour avoir les traits grossis, et le teint perdu. Elle conserva des maux de tête et des maux d'yeux presque continuels, qui l'obligèrent à recourir maintes fois aux bons offices d'un secrétaire. Tantôt d'Alembert, tantôt Condorcet, mais d'Alembert le plus souvent, s'efforçaient de lui rendre ce service. Elle dictait parfois du lit, ou de sa baignoire; mais, ne vous méprenez pas, cette baignoire de « forme sabot, en cuivre rouge », comme l'indique l'inventaire, était, selon les usages du temps, recouverte d'une planche, qui ne laissait passer que la tête de l'occupante » : ce qui éloigne toute idée d'indécence » observe un de nos gentilshommes écrivains; n'est-ce pas



plutôt qu'elle sentait avec d'Alembert cette quiétude qu'une femme éprouve vis-à-vis de l'homme qui ne lui inspire aucun désir?

Sachant sa complaisance à son endroit, elle mettait celle-ci à toute épreuve, fût-elle la plus pénible, la plus humiliante : c'était d'Alembert qui, au plus fort de la passion de son amie, allait quérir les lettres de l'aimée à la poste et les venait remettre à leur destinataire, sans que sa jalousie eût la velléité de se manifester!

Le moment est venu de présenter l'homme qui a joué un rôle capital dans l'existence de Mlle de Lespinasse, cette femme « à l'âme ardente, au naturel brûlant, à l'imagination romanesque ».

Fils aîné du comte de Fuentès, ambassadeur extraordinaire, accrédité, en 1764, par le roi d'Espagne, Charles III, à la cour de France, le marquis de Mora semblait un « descendant du Cid attardé dans le siècle de la poudre, des mouches et des petits vers à Chloris[1]. Gendre du comte d'Aranda, le tout-puissant ministre de Charles III, qui avait obtenu de son souverain un décret d'expulsion contre les Jésuites, on pressent quel accueil fut réservé, par le clan des philosophes, dont d'Alembert était l'âme, à ce jeune Espagnol, qui s'offrait, en outre, le luxe d'avoir l'esprit le plus juste, le plus cultivé, le plus éclairé, et, avec cela, une physionomie vive, douce, spirituelle, la taille noble et leste, tous les agréments, disait celle qui trace ce portrait « que l'on désire en son fils, en son frère, en son ami ». Mais Mlle de Lespinasse ajoutait ce correctif : « Il est incapable d'aimer, il a eu infiniment de goûts passagers, oui, mais

1. Notice en tête des lettres de Mlle de Lespinasse, par Eugène Asse.

d'amour jamais .» C'était l'impression première; elle devait se modifier par la suite. « L'absence, la maladie, la mort prématurée perpétuèrent son prestige, fixèrent à son front l'auréole[1]. »



Le Comte d'Aranda.

Lequel des deux alluma la flamme? il devient bien difficile à distance de le démêler... « Ce jeune homme — relate Marmontel — avait pris pour elle un sentiment passionné; nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle. » Elle répondait, du reste, à cette ardeur, si nous en croyons son propre témoignage. « Si vous saviez, disait-elle un jour à l'heureux successeur de M. de Mora — si vous saviez comme j'ai fait jouir une âme forte et passionnée du plaisir d'être aimé! Il comparait celles qui l'avaient aimé, celles qui l'aimaient encore, et il me disait

1. Marquis de Ségur, *Julie de Lespinasse*

sans cesse : « Oh! elles ne sont pas dignes d'être vos écolières; votre âme a été chauffée par le soleil de Lima, et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie. Et c'était de Madrid qu'il me mandait cela! »

Voyant la tournure que prenaient les choses, la famille s'était alarmée et s'était empressée de rappeler le trop bouillant marquis. M. de Mora quitta Paris le vendredi 7 août 1772; il devait mourir en Espagne deux ans plus tard, le vendredi 27 mai : l'imagination de Mlle de Lespinasse qui, en amour du moins, était superstitieuse, en avait été frappée.

On est amplement fixé, grâce aux documents mis à jour par M. de Ségur, sur la nature du mal qui avait eu un dénouement si rapide. Dans ses lettres, M. de Mora fait allusion à ses vertiges, sa fièvre; les siens parlent de sa physionomie défaite et de sa maigreur décharnée.

Le 25 janvier 1771, il eut une crise terrible : un vomissement de sang, suivi d'une syncope, qui se prolongea tant qu'on ne crut pas qu'il en reviendrait. Les médecins appelés constatèrent qu'il avait les deux poumons pris, et qu'un climat doux et vivifiant était son unique chance de salut.

Au bout de deux mois, sa santé s'est assez améliorée pour que les Sangrados de son pays parlent de lui faire de nouvelles saignées; « car la vigueur, surtout si la douleur aux poumons persiste, pourrait lui être préjudiciable » : on reconnaît les idées humorales de nos ancêtres. L'amélioration persistant, le convalescent reprenait la route de Paris, pour voler dans les bras de celle dont l'absence avait avivé l'amoureuse angoisse. L'idylle reprit avec une recrudescence d'ivresse : Mora avait alors vingt-quatre ans, Julie de Lespinasse, trente-six.

« Quand je lui parlais, écrit-elle, de la distance immense que la nature avait mise entre nous, j'affligeais son cœur, et

je suis si touchée et si persuadée de votre
amitié qu'il me semble que je vous dois compte
de tous les mouvemens de mon âme, elle est
plus calme, mais que de choses encore qui
me font peur. je ne sais, mais j'ai le pressenti-
ment que [illegible] de [illegible]...... empoisonnera le
reste de ma vie, au moins qu'elle n'empoisonne que
la sienne. je reçois dans l'instant la lettre longue
[illegible] [illegible] de la [illegible], mais promesse de
recevoir tous les courriers, c'est beaucoup gagné.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MADEMOISELLE DE LESPINASSE.
(Extrait de Lettres autographes composant la collection de M. ALFRED BOVET.)

bientôt il me persuadait que tout était égal entre nous, puisque je l'aimais... Il voyait mon âme, la passion qui la remplissait, et rejetait bien loin les jouissances de l'amour-propre »

Cet enivrement réciproque dura plusieurs mois. C'est au souvenir de ces heures où leurs corps vibraient au diapason le plus aigu de la félicité terrestre, que Julie s'écriait :

« Combien j'ai été aimée! Une âme de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée aux besoins et au plaisir d'aimer. Voilà comme j'étais aimée! »

Quelques années plus tard, elle exaltait, en termes non moins enflammés, « la plus charmante, la plus parfaite de toutes les créatures », celui qui, « seul, lui aura fait connaître le bonheur ».

« J'étais aimée, écrira-t-elle, à un degré où l'imagination ne peut atteindre. Tout ce que j'ai lu était faible et froid en comparaison des sentiments de M. de Mora. Il remplissait toute sa vie; jugez s'il a dû occuper la mienne ».

Comment se méprendre sur la nature des relations qui ont uni deux êtres si bien faits pour se comprendre? Est-ce le langage des sens ou celui du cœur? Et, en dépit de l'assertion de la bonne dame[1] qui voudrait nous convaincre qu'il n'y eut, entre Julie de Lespinasse et M. de Mora, « que des communications par lettres et des conversations »; malgré certains passages d'épîtres dont on a un peu forcé l'interprétation[2], nous ne conservons, quant à nous,

1. Madame Suard.

2. S'adressant au comte de Guibert, l'heureux mortel qui avait succédé à M. de Mora, Julie lui écrivait : « ... Inutilement j'ai été honnête jusqu'à ce que je vous aie connu. » Et ailleurs : « Je ne suis devenue méprisable que parce que je vous ai aimé; vous n'avez douté de mon cœur que parce que je vous l'ai donné et vous n'avez cessé de m'estimer que parce que je vous ai fait le sacrifice de mon honnêteté. » Se trompe-t-on à de pareils accents? commente M. de Ségur; mais alors, répliquerons-nous, cette femme sensuelle, au tempérament qui ne connaissait pas la lassitude, aurait attendu la quarantaine pour goûter au fruit défendu! Le plaidoyer, quelque généreuse intention qui l'ait dicté, confine, oserons-nous dire, à la candeur.

aucun doute sur la liaison charnelle des deux amants.

On se représente les ravages que durent exercer, sur deux santés délicates, les délires d'une passion poussée au paroxysme. La femme de quarante ans aime avec l'expérience de la vie, avec des tendresses quasi maternelles, et parfois avec des humilités d'enfant, mais elle aime aussi avec les forces agrandies de son esprit qui, selon la remarque de La Rochefoucauld, fortifie bien plus sa folie que sa raison. Quand par surcroît, elle est une de ces « embrasées » dont les phtisiques offrent si souvent le modèle, l'éréthisme génital ne connaît pas de limite.

Or, Mlle de Lespinasse présente, indéniablement, au clinicien qui essaie de reconstituer son dossier pathologique, avec ses lettres et celles de ses familiers, les signes les moins récusables d'une tuberculose à début un peu tardif, et dont le terrain fut peut-être préparé par une variole antérieure.



Toutes les apparences plaident en faveur d'une contagion directe, dont M. de Mora aurait été l'agent actif : mais ce qui est remarquable dans son cas, c'est que l'évolution du mal fut particulièrement lente, malgré des accidents capables de la précipiter : des hémoptysies, de la fièvre, une toux convulsive et un organisme généralement délabré, en raison d'une organisation nerveuse exceptionnelle.



III

On peut suivre pas à pas les phases de son ultime affection, à travers la correspondance de ceux qui l'approchent et sont attentifs à ses moindres fluctuations. Nous ne pouvions souhaiter bulletins de santé plus explicites.

Le premier symptôme morbide s'était manifesté dès 1763.

D'Alembert mandait, à cette date, à Turgot, que « Mlle de Lespinasse a beaucoup souffert d'un mal d'oreille, pour lequel elle a été saignée deux fois du pied ».

Nous avons parlé de ses maux d'yeux fréquents, qui l'obligeaient à recourir à la complaisance de ses deux secrétaires officieux, Condorcet et d'Alembert. Pour le plus jeune des deux, Mlle de Lespinasse s'est toujours montrée d'une sollicitude quasi maternelle, lui prodiguant les recommandations, les conseils comme à un grand enfant :

« Je vous recommande surtout, écrivait-elle à Condorcet, de ne point manger vos lèvres, ni vos ongles : rien n'est plus indigeste, je l'ai entendu dire à un fameux médecin... Je vous recommande aussi vos oreilles, qui sont toujours pleines de poudre, et vos cheveux, qui sont coupés si près de votre occiput, qu'à la fin vous aurez la tête trop près du bonnet [1]. »

Un autre jour, elle le met en garde contre sa tendance à se mal tenir quand il parle ; « il arrivera bientôt », lui dit-elle en plaisantant, à se « mettre le corps en deux, comme un prêtre qui dit le *Confiteor* à l'autel ».

Bien que malade, elle s'instituait le médecin de ses amis, et Condorcet comptait parmi ses meilleurs :

« Vous prenez trop de café, je le crois bien contraire à l'état où sont vos nerfs [2]. »

« Je suis accablée d'écriture, de rhume et de bêtise. Il me restera pourtant la force de vous gronder. Il me semble que c'est un tort en vous que d'être malade...

. . . .

« Soyez de bonne foi avec vous-même, lui écrit-elle

1. Lettre du 3 juin 1769. (*Lettres inédites de Mlle de Lespinasse à Condorcet, d'Alembert. etc.* Paris, 1887).

2. Lettre à Condorcet, du 18 novembre 1771.

à un autre moment, dites-vous bien qu'il faut que vous guérissiez et ne revenez à Paris que lorsque vous croirez y avoir réussi. N'allez pas dépenser inutilement votre sensibilité et détruire votre santé. »



Condorcet.
(D'après Bonneville.)

La goutte de Turgot, l'état de langueur de d'Alembert, toujours triste et abattu, la gastrite de M. de Saint-Chamans, tout lui est sujet à préoccupation.

Elle se félicite d'une amélioration dans la santé de d'Alembert, qui va mieux depuis qu'il travaille moins ; mais de Saint-Chamans a « l'estomac en bien mauvais état », et cela lui fait peur pour sa poitrine : « Je connais, dit-elle, mille gens qui sont morts de la poitrine, en croyant n'avoir que l'estomac dérangé. » Et cela n'était pas si mal observé.

L'an 1770 se passa, pour Mlle de Lespinasse, en accès de fièvre presque continuels. La première semaine de décembre, elle éprouva « des douleurs de rhumatisme effroyables »,

selon l'expression de Condorcet. Elle avait eu, notamment, un torticolis particulièrement douloureux, dont elle avait supporté les souffrances avec beaucoup de courage. La toux, une toux convulsive, l'avait obligée à s'aliter et à prendre de l'opium pour essayer de la calmer. « Dans les maux incurables, écrira-t-elle plus tard, il ne faut chercher que des calmants, et il n'en est pour moi que de trois espèces dans la nature entière. » Le plus efficace — on n'attendait pas moins de cette amoureuse exaltée — c'est la présence de l'homme qu'on aime ; le second, c'est l'opium, « la ressource du désespoir », dont on usait et abusait dans la haute société du temps ; enfin, ajoutait-elle, « ce qui charme mes maux, c'est la musique ; elle répand dans mon sang, dans tout ce qui m'anime, une douceur, une sensibilité si délicieuse, que je dirais presque qu'elle me fait jouir de mes regrets et de mon malheur ».

Cette action bienfaisante de la mélodie, elle sait l'exprimer en termes d'un charme exquis. Après la représentation d'*Orphée*, elle avait répandu des larmes, mais ces larmes étaient sans amertume : « ... Quel art charmant ! quel art divin ! » s'exclame-t-elle dans son enthousiasme pour l'Opéra de Gluck ; « la musique a été inventée par un homme sensible, qui avait à consoler des malheureux ».

Ce sont des cris d'admiration que lui arrache la partition du compositeur à la mode.

« Mon impression a été si profonde, écrit-elle dans une heure d'exaltation, si sensible, si déchirante, qu'il m'était absolument impossible de parler de ce que je sentais. J'éprouvais le trouble, le bonheur de la passion ; j'avais besoin de me recueillir, et ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais, auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique était tellement analogue à mon âme, à ma

disposition, que je suis venue me renfermer chez moi, pour jouir encore de l'impression que j'avais reçue... Ces accents attachaient du charme à la douleur et je me sentais poursuivie par ses sons déchirants et sensibles. »

Une sensibilité aussi affinée ne peut être que le lot d'un être d'une fragilité particulière.

La fièvre ne la quitta presque plus pendant toute l'année 1771. Maux de tête et maux de nerfs vinrent s'y joindre. Le manque de sommeil acheva de l'accabler. Ses nuits se passaient à tousser. Moitié par la toux, moitié par les convulsions, elle était brisée, anéantie.

Par moments, elle a des battements de cœur « à mourir ». Le départ de M. de Mora l'a laissée sans force, sans pensée. Jamais sa santé n'a été si mauvaise. Elle est dans un état de souffrance qui, sans l'inquiéter, l'abat et la décourage de vivre. Le régime le plus austère et le plus rigoureusement suivi ne semble qu'avoir augmenté son mal. Elle se plaint d'une « oppression et d'une chaleur dans la poitrine », qui lui ôtent le pouvoir de parler; depuis huit jours elle n'a « point du tout de voix[1]. »

Lasse d'être gavée de drogues, elle consent, sur les prières de ceux qui l'approchent, à se mettre au lait. Elle retrouve un peu de sommeil, grâce « à une bonne créature d'ânesse, qui vient lui faire une visite tous les soirs ».

Des nouvelles meilleures de M. de Mora lui parviennent-elles, sa santé en subit l'heureux contre-coup. Mais que la trêve est courte! Trois mois plus tard, elle tousse de nouveau à « crever », en dépit de cet « occiméle cilitique »[2] contre lequel son estomac se révolte.

1. Lettre à Condorcet, octobre 1772.

2. Oxymel scillitique.

Turgot, qui lui rend visite à cette époque, la trouve « ou dans la douleur, ou dans la langueur [1] ».

Plus que jamais elle sent la destruction de sa machine, que rien ne saurait réparer. Elle se trouve « lasse et fatiguée de ce voyage qu'on appelle la vie ». Elle n'a pas assez de force pour en terminer brusquement le cours, mais elle voit avec consolation qu'elle s'achemine à sa fin. Son état de défaillance habituel ne lui laisse plus la force que de former un souhait : « c'est de pouvoir achever de vivre ou de mourir ».

IV

Alors, entre dans sa vie un homme, un jeune colonel, qui aspire à la fois à la gloire militaire et aux lauriers littéraires.

Un ouvrage, qui ne vise à rien de moins qu'à bouleverser toutes les idées reçues dans l'art de la guerre, et dont l'auteur écrit sur le gouvernement, selon les termes employés par un critique de l'époque, « avec une hardiesse qu'on n'avait encore remarquée que dans quelques écrivains philosophes », a mis le sceau à la réputation de celui que la Cour et le monde ont accueilli dès ses débuts avec une faveur marquée. Tous les salons se disputent M. de Guibert ; il est la coqueluche du jour. Une grande dame, dans son naïf enthousiasme, dit de lui que « c'est Corneille, Racine et Voltaire, fondus et perfectionnés ».

Entouré de la double auréole du littérateur et du tacticien, M. de Guibert est présenté à Mlle de Lespinasse, à l'heure même où le départ de M. de Mora laissait son cœur vide et sa tête désemparée. Désormais, elle sera partagée entre ce

1. Lettre à Condorcet, 12 novembre 1773.

nouvel amour et le souvenir, toujours présent, de celui qui a marqué sur elle une empreinte ineffaçable.


TURGOT.

On a daté la première entrevue des deux amoureux du mois de juin 1772; quant à l'abandon complet, on le recule jusqu'au 10 février 1774. Cette précision, importe-t-il tant que cela de chercher à la fixer? Si on veut seulement montrer que cette passionnée ne s'est pas livrée sans lutte, nous en prenons acte; mais si Julie de Lespinasse a eu des hésitations, c'est tant à cause de M. de Mora, dont elle n'était que momentanément séparée, et qu'elle espérait revoir un jour, que parce que M. de Guibert ne lui inspirait qu'une confiance médiocre : « Je frémis, lui écrira-t-elle plus tard, en pensant que je ne puis m'en prendre qu'à vous de tout ce que j'ai souffert depuis ce jour funeste. »

Tout en lui reprochant sa chute, elle lui faisait les protestations les plus ardentes, les moins contenues. Parlant d'elle et de M. de Mora, elle s'écriait :

« C'est vous qui aviez troublé, renversé le bonheur de cette âme si tendre... C'est vous qui nous aviez condamnée à un malheur affreux, et c'est vous que j'aime. Je serais morte de douleur et je suis destinée à vivre, à languir, à gémir, à vous aimer, à maudire sans cesse la vie et à en chérir quelques instants [1]. »

A cette fougue débridée, comment répond le comte de Guibert? D'abord, il est surpris, inquiet presque, n'étant guère préparé, par ses aventures antérieures et les conquêtes faciles qu'il a rencontrées sur sa route, à « ce flot impétueux, à ce torrent de lave ». Il louvoie, il se dérobe, chaque fois qu'il peut; il fuit les questions directes, il esquive les terrains brûlants; ses lettres sont d'un ton si banal, que Mlle de Lespinasse peut les communiquer, sans péril pour sa réputation, à ses confidents habituels.

« Vous me dites si peu de vous, lui reproche-t-elle avec une pointe d'ironie, que vos lettres pourraient presque aller à toutes les personnes que vous connaissez. »

Elle a plus de souci de la santé de l'être qu'elle a élu, que de la sienne propre ; elle met comme une discrète pudeur à y faire allusion :

« ... Voyez quelle horrible personnalité : voilà trois pages pleines de moi et cependant je crois que c'est de vous que je sois occupée; au moins je sens que j'ai besoin de savoir comment vous êtes, comment vous vous portez. »

Le mois suivant, elle se laisse aller aux confidences sur un sujet qu'elle s'était interdit jusqu'alors d'aborder. Ses souffrances ont été si vives, qu'elle a dû prendre, à cinq heures du matin, deux grains d'opium, dont elle a obtenu du calme, « qui vaut mieux que le sommeil ».

1. Lettre du 9 octobre 1774.

Mais elle ne se fait aucune illusion sur la gravité de son mal :

« N'avez-vous jamais vu, écrit-elle à celui auquel elle livre toutes ses pensées, n'avez-vous jamais vu de ces malades attaqués de maux lents et incurables ? Quand on demande de leurs nouvelles aux gens qui les soignent, ils répondent : *cela va aussi bien que leur état le comporte* ; c'est-à-dire : il mourra, mais il aura quelque temps de répit : voilà tout juste l'espèce de santé de mon âme. »

La santé du corps la préoccupe moins, et c'est tout à fait incidemment qu'elle parle d'un crachement de sang, signature irrécusable de l'affection dont la mort seule la délivrera.



Le Comte de Guibert.
(Collection de l'auteur.)



V

La tuberculose a présenté cette particularité, dans le cas que nous exposons, qu'elle a lentement évolué, comme chez les nerveux, et plus spécialement chez les hystériques.

De l'hystérie, Julie de Lespinasse a présenté les signes somatiques autant que moraux. Qui ne reconnaîtrait l'affection protéiforme dans « cet état d'angoisse qui ressemblait à l'agonie », et qu'avait précédé un accès de larmes qui lui avait duré quatre heures ? Quelle autre qu'une hystérique

aurait pu écrire des épîtres d'une ardeur aussi brûlante, que celles où nous aurions pu glaner des centaines de passages de ce genre :

« Je cède au besoin de mon cœur, mon ami. Je vous aime; je sens autant de plaisir et de déchirement que si c'était la première et la dernière fois de ma vie que je prononcerais ces mots...

« Mon ami, je vous aime comme il faut aimer, avec excès, avec folie, transport et désespoir...

« Mon ami, je n'ai plus d'opium dans la tête ni dans le sang. J'y ai pire que cela, j'y ai ce qui ferait bénir le ciel, chérir la vie, si ce qu'on aime était animé du même mouvement; mais mon Dieu, ce qu'on aime est justement fait pour faire le tourment et le désespoir d'une âme sensible. »

La passion va *crescendo* et atteint au diapason le plus élevé, témoin l'exquis billet qui a pris place dans les anthologies :

« De tous les instants de ma vie, 1774.

« *Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends.* »

Quand par instants, elle se ressaisit, elle se demande si ce n'est pas une sorte d'envoûtement qui l'enchaîne à l'homme qu'elle accable de son amour :

« Je ne peux pas m'expliquer, confesse-t-elle ingénûment, le charme qui me lie à vous. Vous n'êtes pas mon ami, vous ne pouvez pas le devenir; je n'ai aucune sorte de confiance en vous, vous m'avez fait le mal le plus profond et le plus aigu qui puisse affliger et déchirer une âme honnête; vous me privez, peut-être pour jamais en ce moment-ci, de la seule consolation que le ciel accordait aux jours qui me restent à vivre; enfin, que vous dirais-je ! vous avez tout rempli, le passé, le présent et l'avenir ne me présentent que douleurs, regrets et remords ; eh bien ! mon ami; je pense,

je juge tout cela et je suis entraînée vers vous par un attrait, par un sentiment que j'abhorre, mais qui a le pouvoir de la malédiction et de la fatalité ».

Elle a beau se raisonner, elle ne peut vaincre son penchant, elle est entraînée et supporte, malgré elle, un ascendant qu'elle est, dans le fond, heureuse de subir. Elle a des remords de ce qu'elle donne, et aussi des regrets de ce qu'elle est forcée de retenir.

La moindre indisposition de son amant cause à la sensible Julie des alarmes qui se trahissent dans ses lettres.

M. de Guibert est-il seulement enrhumé, elle est désolée de ce que ce rhume deviendra (par son indifférence à se soigner) une maladie. Et ce sont d'affectueuses, de maternelles recommandations :

« Vous devriez garder votre lit tous les jours, et vous vous proposez déjà de sortir. En grâce, mon ami, buvez ; soyez tout à fait dans votre lit sans y lire ni écrire... je vous attendais depuis neuf heures ; il y avait de l'eau d'orge, de guimauve, de l'orgeat, pour vous faire prendre par force *une bavaroise*, voilà comment cela s'appelle, et non pas de la soupe.

« Mon Dieu, que je voudrais être à côté de votre lit ! je vous soignerais ; jamais garde n'aurait eu tant de zèle et d'affection...

« Vous ne me dites pas si vous avez de la fièvre dans ce moment-ci. J'enverrai savoir de vos nouvelles à une heure ; en grâce, mon ami, ne sortez point !... J'exige de vous que vous passiez la soirée dans votre lit ; je vous assure que si vous n'y prenez garde, vous ferez de ceci une fluxion de poitrine... Mon ami, buvez, mais quoi ? je crains que ces eaux n'aient trop d'activité. De la guimauve ou de l'eau d'orge. Si vous venez chez moi, vous en aurez de toute

prête ; mais ne venez pas, ne venez pas. Ménagez-vous pour ce qui vous aime avec tant de tendresse ».

Un autre jour, elle met en garde son ami contre un remède puissant, sans doute, mais qui n'est pas sans inconvénient si on le prend sans discernement et avec excès.

« Ne prenez pas trop de quinquina, recommande-t-elle à M. de Guibert, il fait mal à la poitrine et quand il guérit trop vite la fièvre, on a presque toujours des obstructions... »

Parle-t-elle de ses maux, elle s'en excuse, comme d'un accès d'égoïsme : « Je suis fort souffrante ces jours-ci, mais c'est presque mon état habituel ; la durée des maux de tête ôte jusqu'à la consolation de s'en plaindre [1]. »

Les troubles gastriques font leur apparition et lui font ressentir un « état de souffrance inexprimable ». Toute espèce de nourriture lui fait un mal égal ; son médecin en conclut qu'il se forme « un embarras au pylore ». Etranges maux qu'elle ne connaissait pas encore ; tout ce qu'elle en peut dire, c'est qu' « on est à la torture, quand cette porte veut se fermer. »

On lui a prescrit de la ciguë ; que n'est-elle préparée comme celle de Socrate ! Elle verrait la terminaison de ses maux.

Par une contradiction qui n'est pas rare, surtout chez les névropathes, tout en souhaitant ardemment de mourir, elle se reprend à vivre intensément ; mais n'est-ce pas un mode de suicide comme un autre ? Tous les jours elle dîne avec quinze personnes et cela la fatigue plus que cela ne l'intéresse, car elle sent bien qu'il lui faut du repos, que sa machine est détruite.

Elle est dans « une disposition physique détestable »,

1. Lettre du 29 août 1774.

qu'elle attribue à l'usage de la ciguë, qui conserve malgré tout « quelque propriété de poison ». Elle s'est sentie prise de défaillance vingt fois dans la même journée. Elle a éprouvé un malaise qu'elle ne sait exprimer ; jamais elle n'a si bien compris la parole de Fontenelle, peu de temps avant sa mort : *une grande difficulté d'être*.



La Marquise de Boufflers.
(D'après une miniature appartenant à Madame la Comtesse de Beaulaincourt, publiée avec l'autorisation de MM. Plon-Nourrit et Cie.)

Il lui suffit de recevoir un mot rassurant de l'adoré : *cela va mieux, cela va bien, je suis tranquille*, pour qu'elle reprenne de la vie et des forces. Elle en oublie jusqu'à la gravité de son mal.

« J'étais anéantie depuis trois jours : on dit que cela tenait aux nerfs ; et moi qui en sais plus que mon médecin, je crois que cela tenait à vous. »

Elle est de plus en plus nerveuse. Reste-t-elle quelques jours sans recevoir de nouvelles, elle se plaint qu'on ne l'aime pas comme elle sait aimer, qu'on la fait mourir d'inquiétude et de douleur, qu'on fait le tourment et le désespoir de son âme. Dans son imagination exaltée, elle songe que son ami a peut-être été victime d'un accident, qu'on lui cache pour ne pas provoquer chez elle d'émotion. Ces mots échappés de sa plume trahissent ses inquiétudes :

« On n'a pas ouvert une seule fois ma porte aujourd'hui que je n'aie eu un battement de cœur ; il y a eu des instants où j'ai craint d'entendre votre nom, et puis j'ai été désolée de ne pas l'avoir entendu. Tant de contradiction, tant de mouvements contraires sont vrais et s'expliquent par ces trois mots : *je vous aime* [1] ».

La maladie poursuit implacablement son cours ; les calmants, les soins atténuent les souffrances ; par instant, l'appétit se réveille, mais la Faculté est là qui veille pour combattre ce dangereux symptôme.

« Vous ne connaissez pas, écrit Mlle de Lespinasse à son amant, vous ne connaissez pas le plaisir de manger poussé jusqu'à la passion. Eh bien ! j'en suis là depuis douze ou quinze jours, et les médecins qui sont des ignorants ou des barbares, prétendent que c'est un mauvais symptôme pour ma poitrine. Si je pouvais calmer ma toux, je ne me soucierais guère de leur pronostic [2] ».

Sa confiance dans la médecine n'en est pas augmentée, et l'on comprend sa réflexion, qui n'est qu'une boutade, mais qu'on se sent disposé à lui pardonner :

« C'est un grand malheur que d'avoir besoin des secours des aveugles. Il semble qu'on tomberait bien sans eux, et que l'appui qu'on cherche n'est bon qu'à nous précipiter plus vite dans l'abîme [3] ».

Il n'y a qu'une médication qui lui serait salutaire, mais le remède serait pire que le mal.

Son épuisement et l'affaiblissement de tout son être la contraignent à fuir « les convulsions de la passion ». Mais elle ne se tient pas bien longtemps parole. Dès qu'elle voit,

1. Lettre du 15 novembre 1774.
2. Lettre CLIII, éd. Asse, 283.
3. Lettre à Condorcet, du 9 octobre 1775.

qu'elle entend celui qu'elle aime, elle ne se possède plus.

Certains soirs, relate un de ses biographes [1], une heure de faiblesse anéantit l'effet d'un long mois de courage : et l'infortunée, le lendemain proclamait sa défaite, par ce billet énigmatique, que son destinataire n'eut pas de peine à déchiffrer.

J. n. v... d.... p.. q... j. v... a... n. q.. v... m'......... h... d'.. s........ q.. j. v...... n. p... c........ D....-m.. p.. s....... m.. a. q.. v... m'.....

« Je ne vous dirai pas que je vous aime, ni que vous m'enivrâtes hier d'un sentiment que je voulais ne plus connaître. Dites-moi, par surcroît, mon ami, que vous m'aimez ».

Dès que l'aimé se trouve hors de sa présence, elle ne se tient pas de lui crier son amour :

« Je ne veux pas, mon ami, que dans le peu de jours qui me restent à vivre, vous puissiez en passer un sans vous souvenir que vous êtes aimé à la folie par la plus malheureuse de toutes les créatures.

« Oui, mon ami, je vous aime, je veux que cette triste vérité vous poursuive, qu'elle trouble votre bonheur; je veux que le poison qui a défendu ma vie, qui la conserve et sans doute la terminera, répande dans votre âme cette sensibilité douloureuse, qui du moins vous disposera à regretter ce qui vous a aimé avec le plus de tendresse et de passion.

« Adieu, mon ami, ne m'aimez pas, puisque cela serait contre votre devoir et contre votre volonté, mais souffrez que je vous aime et que je vous le redise cent fois, mille fois, mais jamais avec l'expression qui réponde à ce que je sens [1] ».

1. Lettre du 17 octobre 1775.

Cependant le dénouement approchait; comme la plupart des phtisiques, Mlle de Lespinasse jouissait de cette euphorie qui cache à ces condamnés à mort le sort qui les attend. Par instants, cependant, elle avait de sombres pressentiments :

« Je ne sais si c'est ma mauvaise santé, écrivait-elle à Condorcet, mais je n'ai jamais été si pressée de vivre. Il me semble que je vais échapper à tout ce qui me plaît et m'intéresse, et si je suivais mon mouvement, je donnerais à ma volonté l'expression de celle des mourants. Il me semble que c'est toujours pour la dernière fois que je veux ou que je désire. Vous voyez que voilà une espèce de folie ou de faiblesse qu'il ne tiendrait qu'à moi de nommer pressentiment. »

Elle est résignée à l'inévitable; tout au plus, pour assoupir sa douleur et éteindre sa fièvre, recourt-elle au bienfaisant opium, dont progressivement elle a dû augmenter les doses, et à des bains fréquents.

Le médecin qui la traite ne se méprend pas sur la nature de son mal, dont les causes sont, pour lui, morales autant que physiques.

« Il me répète sans cesse que je suis consumée de chagrin, que mon pouls, que ma respiration annoncent une douleur active et il s'en va toujours en disant : *Nous n'avons pas de remède pour l'âme.* »

Aussi a-t-elle pris la résolution de se passer de lumière médicale ; on lui en fait doucement le reproche autour d'elle.

« C'est une chose bien singulière, lui dit la comtesse de Boufflers, de trouver une personne d'esprit qui redoute les médecins et non les drogues. Vous imaginez donc que c'est avec un couteau qu'ils tuent les gens? Croyez-moi, leurs pilules sont plus malsaines que leur présence; et quand on se livre une fois aux médicaments, le plus court est de

que vous regardez comme une ...
absolu ... a pour tous representations, je
differe de votre opinion sur ces trois chefs
et je vais vous communiquer la dessus mes
reflexions. lorsque je vous enverray, ce sera
le plutot qu'il me sera possible.
mandez moy je vous prie des nouvelles
de Mme de Caraman si elle souffre, si
Mr postel en est inquiet

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.
(Collection NOEL CHARAVAY.)


Bordeu

les consulter, car quelque ignorants qu'ils soient, ils en savent encore plus que nous là-dessus[1] ».

Ce n'est que sur les instances de M. de Guibert, auxquelles se joignirent celles de d'Alembert, qu'elle consentit à recevoir la visite d'un autre médecin que celui de sa rue, un Monsieur Sonteul, qui demeurait rue de l'Université, près celle de Beaune, « à côté du pâtissier ». Elle n'accepta de voir Bordeu, un des plus illustres praticiens de son temps, que « le poignard sur la gorge » : « J'ai cédé à l'amitié en voyant Bordeu, écrivait-elle. Avant qu'il soit peu, la même amitié gémira de l'inutilité de ses secours ».

Du premier coup d'œil, Bordeu vit clair dans son cas; tout en reconnaissant qu'elle avait les poumons attaqués, il fut assez perspicace pour deviner la plaie secrète qui la minait et qui était au-dessus des ressources de son art.

Ce fut une lente et terrible agonie. Ses traits se

1. Archives du château de Talcy (M. de Ségur, *op. cit.*).

convulsèrent et elle ne voulut plus, dès ce moment, par une coquetterie suprême, que celui à qui elle avait livré son cœur conservât l'affreuse vision. Seul, d'Alembert, dont l'amitié lui était toujours restée fidèle, fut admis à son chevet. C'est lui qu'elle chargea de la pénible et douloureuse mission d'assurer ses volontés dernières.

Entre autres désirs, elle exprima celui que, six heures après sa mort, on fit ouvrir sa tête par un chirurgien de la Charité ou d'un autre hôpital; elle recommandait, en outre, qu'on brûlât sa correspondance, sans y comprendre les manuscrits, dont elle avait disposé.

On conte que Mme du Deffand, en apprenant la mort de son ancienne dame de compagnie, se serait écriée : « Elle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt, je n'aurais pas perdu d'Alembert ».

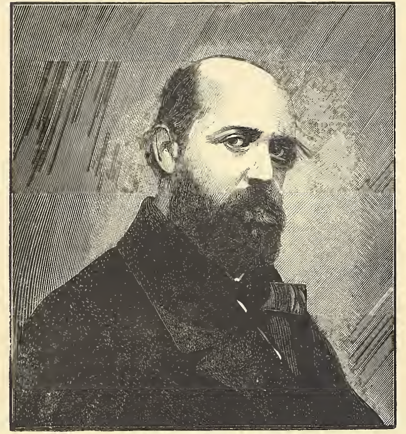
Pour d'Alembert Mlle de Lespinasse était l'unique raison de vivre; après qu'elle eût quitté ce monde, il traîna des jours languissants; il eut néanmoins la force de lui survivre sept ans, mais c'était un corps sans âme, depuis l'aveu qu'il avait reçu de sa bouche expirante :

« Mon ami, lui avait dit l'ardente Julie, un pied déjà dans la tombe, *il y a vingt ans que vous m'aimez, il y a vingt ans que vous m'avez sacrifié toutes les libertés de votre cœur, il y a vingt ans que je vous trompe* ».

Ce propos féroce fut-il véritablement tenu? Nous conservons, malgré tout, un doute, et de ce doute bénéficiera la mémoire de celle qui souffrit assez pour mériter un peu de notre indulgence.

Docteur Cabanès.

LA " MIMI " DE MURGER



D'après une photographie de la collection de l'auteur.

HENRI MURGER
Auteur des *Scènes de la Vie de Bohême*, né et mort à Paris.
(1822-1861.)



LA VRAIE "MIMI" DE MURGER

I

Ces lignes, détachées d'une page de Th. de Banville, nous serviront d'épigraphe : .... « La nécessité de faire de la copie inspire quelquefois des chefs-d'œuvre, mais surtout à ceux qui étaient nés pour en faire ». Tel fut le cas pour Henri Murger.

Mimi, Musette ont existé. Elles ont été les dernières, mettons, pour ne contrarier personne, les avant-dernières grisettes ; dans notre prime jeunesse, nous avons pu coni naître leurs descendantes. C'est avec le concours de Mimet de Musette, ces authentiques sœurs de Manon, que Murger a composé la *Vie de Bohême*.

Mais qui étaient-elles, dans la vie, ces héroïnes de roman ? L'identification n'est pas aussi aisée qu'il semblerait de prime abord. On les confond si souvent l'une avec l'autre,

qu'il faut y regarder de près, pour ne pas tomber soi-même dans l'erreur commune. Essayons, néanmoins, de pénétrer la personnalité de Mimi, ou plutôt des deux Mimi, car il y eut deux femmes ainsi baptisées ; et la dernière des deux, si nous ne l'avons rencontrée, nous a, du moins, gratifié de ses pattes de mouche, car elle vivait encore il y a seulement quelques années et, quoique déjà très âgée, avait bec et ongles pour défendre ce qu'elle croyait, de bonne foi, être son « honneur ».

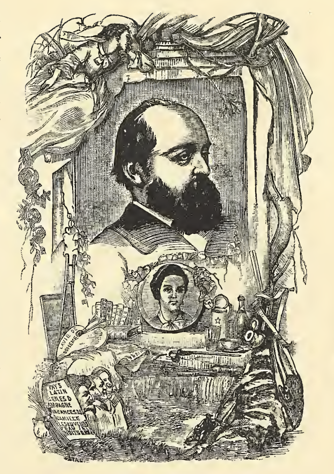
En rapprochant la réalité de la fiction, nous discernerons mieux la part du poète, et qui dit poète, dit embellisseur. Voyons donc ce qu'en disent ceux qui ont pu approcher cette Mimi légendaire, la première, celle-là seule qu'a immortalisée son amant.

Théodore de Banville, qui était un des contemporains de Murger, confirme ce que nous savions par ailleurs : « Il y a en deux Mimi et la seconde n'a porté ce nom qu'en souvenir de la première... La première Mimi, *la vraie*, était une de ces fleurs parisiennes étiolées, qui sont nées et qui ont grandi à l'ombre sans un rayon, et qui, après, deviennent filles de joie lorsqu'enfin, un jour, elles aperçoivent le soleil, à Marlotte ou à Bougival.

« Très blanche, d'une pâleur mate, avec des lèvres douces, des cheveux châtains, comme décolorés, et des yeux d'un gris bleu, on voyait qu'elle avait souffert, qu'elle avait été affreusement résignée ; aussi la misère avec un poète lui semblait-elle un paradis. »

On a souvent relaté comment Murger, qui souffrait de la maladie, passée chez lui à l'état chronique, qu'on nomme le mal d'inpécuniosité, n'ayant pas les moyens d'avoir un habit pour aller dans le monde et observer de près ses mœurs,

avait pris le parti de raconter sa propre vie, à laquelle l'intensité de ses sensations et sa prodigieuse faculté d'imaginer prêtaient toute l'étrangeté voulue. Voici, à titre d'exemple, un des épisodes qui fut, pour le romancier, matière à « copie ».



HENRI MURGER.
(D'après une eau-forte de Stahl.

Un jour qu'il passait Avenue de l'Observatoire, en compagnie de sa maîtresse, « pâle, étiolée, souffrante... et roulant comme de pâles étoiles dans le triste ciel de ses yeux bleus », un promeneur pensif interrompit sa rêverie, pour adresser à Mimi son plus beau salut. Or, ouvrez la *Vie de Bohême*, et vous y lirez le récit de cette rencontre sans la moindre déformation; à peine les noms s'y trouvent-ils modifiés.

C'était au lendemain d'une brouille entre Rodolphe et Mimi : ils avaient fréquemment des scènes entre eux.

« Après avoir déjeuné ensemble, ils partirent pour aller

à la campagne. En traversant le Luxembourg, Rodolphe (Murger) rencontra un grand poète (Victor Hugo), qui l'avait toujours accueilli avec une grande bonté. Par convenance, Rodolphe allait feindre de ne pas le voir. Mais le poète ne lui en donna pas le temps; en passant près de lui, il lui fit un geste amical et salua sa jeune compagne avec un gracieux sourire :

— Quel est ce Monsieur? demanda Mimi.

Rodolphe lui répondit un nom qui la fit rougir de plaisir et d'orgueil.

— Oh! dit Rodolphe, cette rencontre du poète qui a si bien chanté l'amour est d'un bon augure et portera bonheur à notre réconciliation.

— Je t'aime, va, dit Mimi, en serrant la main de son ami, bien qu'ils fussent au milieu de la foule ».

C'est encore de Mimi que parle un autre des compagnons habituels de Murger, qui avait vécu sous le même toit que lui durant un certain temps; nous voulons parler de Champfleury.

Dans un de ses romans, bien oublié aujourd'hui, les *Aventures de Mariette*, l'auteur nous présente Murger sous les traits de Streich :

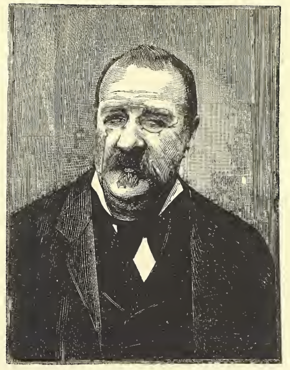
« Streich était l'un des camarades les plus intimes de Girard (Champfleury); ils avaient débuté à la même époque dans le journalisme, avaient demeuré longtemps ensemble, s'étaient brouillés, puis raccommodés et avaient fini tous les deux par se mettre en ménage. »

Comme nous l'avait dévoilé Banville, et ainsi qu'en témoigne Champfleury, « Streich avait une singulière manie : il n'écrivait que sa vie, ses amours et les amours de Rose (Mimi).

De temps en temps, il découpait une aventure de sa vie,

comme on coupe une tranche de pâté... On ne sait pas comment Streich s'arrangeait pour se procurer une aventure par semaine; toujours est-il qu'il en publiait assez régulièrement quatre par mois ».

Vient ensuite ce portrait de Rose, dans lequel il est facile de reconnaître Mimi, qui offrait avec Mariette un contraste frappant : « D'anciens chagrins domestiques, l'hôpital, la misère, revenaient souvent dans la conversation de Rose, aussi parlait-elle plutôt pour elle que pour les autres ».



Champfleury
(D'après une photographie, de la collection de l'auteur.)

Murger écrivait, au jour la journée, ses *Scènes de la Vie de Bohême*; on les lui payait, nous osons à peine l'écrire, à raison de *six centimes* la ligne, de telle façon qu'un feuilleton de trois cents lignes représentait en son ensemble la somme intégrale de dix-huit francs !

Que Mimi aimât sincèrement Murger, c'est une énigme que nous ne chercherons pas à déchiffrer ; qu'importe, au surplus ! Ne retenons que cet aveu de l'intéressé : « ses amis lui prouvèrent que, de tout temps, sa maîtresse l'avait trompé comme un niais, chez lui et au dehors, et que

cette créature, pâle comme la phtisie, était un écrin de sentiments mauvais et d'instincts féroces ». Mais, comme tous ceux qui sont violemment épris, Murger fermait les oreilles à ces bruits malveillants, et il suffisait d'un sourire de sa Dalila pour lui faire tout oublier. « Mimi — c'est Murger qui parle — savait faire oublier à Rodolphe tous les soupçons auxquels il se déchirait le cœur ; il y avait des moments où tombait à ses genoux, comme un enfant, sous le charme de son regard bleu, ce poète à qui elle avait fait retrouver la poésie perdue, ce jeune à qui elle avait rendu la jeunesse, et qui, grâce à elle, était rentré sous l'équateur de l'amour... »

Ainsi que l'a raconté encore Murger, la garniture de la cheminée de leur chambrette était en plâtre, peint en vert antique, le buste d'Homère entre deux levrettes. Mimi, qui avait la prétention de s'y connaître en art — elle fréquentait les ateliers et causait avec les artistes — Mimi tenait beaucoup à ces plâtres dénués de valeur. Elle ne s'en sépara, au dire de Banville, que pour aller à la mort.

II

C'est tout un drame, et combien poignant, que la fin de cette amoureuse minée par la phtisie, dont une existence, alternée de privations et d'excès, avaient précipité l'évolution.

Nous avons dit comment Murger l'avait idéalisée; c'était, dans la réalité, « une petite fleuriste, mariée à un cordonnier ; elle s'était laissé conter fleurette par un jeune architecte, qui amena sa trop facile conquête chez nos bohèmes. Quelqu'un qui l'avait bien connue alors, a donné quelques détails sur elle à un de nos chroniqueurs les plus



VICTOR HUGO.
(D'après une caricature du *Charrivari.*)

étincelants et les mieux informés de la vie parisienne, notre excellent ami Georges Montorgueil; nous lui devons les curieux détails qui vont suivre.

« La verve de Murger et sa sentimentalité amusèrent l'ouvrière, qui préféra bientôt à l'architecte le poète, lui-même séduit par une certaine grâce mélancolique et la pâleur qu'un mal implacable répandait sur un visage insignifiant. Elle aima vraiment, et avec une chaleur de cœur qui lui avait

été jusque-là inconnue, ce bon garçon sentimental, mais aussi besoigneux que l'infortuné cordonnier du faubourg Saint-Denis, dont on ne saurait dire s'il était ou très aveugle ou très indulgent ».

Quoi qu'il en soit, la fin de la pauvre fille racheta en partie ses folies de jeunesse. Nous n'avions là-dessus que quelques vagues indications avant la narration circonstanciée des derniers moments de la pécheresse, dont nous parlons plus loin.

On savait seulement qu'elle était morte à l'hôpital. Auguste Vitu nous en avait instruit en ces termes : « Mimi, pâle et bizarre créature, mourut poitrinaire dans une salle de la Pitié, au mois de décembre 1848, ceci dit en passant pour les fausses Mimi qui, çà et là, cherchent encore sous nos yeux à surprendre la sensibilité des bonnes âmes ».

« Elle est morte à l'hôpital comme un poète », écrivait de son côté Théodore de Banville ; malgré les supplications de Rodolphe, l'implacable M. Benoît (son propriétaire) ne voulut pas tolérer une agonie dans son *immeuble* et Mimi s'éteignit dans la froide salle, en caressant fiévreusement son manchon et ses violettes ».

Ce manchon, c'est une allusion au *Manchon de Francine*, une des plus délicieuses nouvelles de Murger, dont Schanne, le Schaunard de la *Vie de Bohême*, nous a fourni la clef : « Prenez note, écrit-il, de ce que l'histoire si mélancolique racontée par Murger, sous le titre de *Manchon de Francine*, s'applique à cette Mimi. Francine n'a d'abord pas existé, et il ne s'agissait point d'un manchon, mais d'une robe de drap, dont la pauvre fille a rêvé jusqu'à sa mort ».

Quant aux violettes... écoutez leur histoire, si déjà vous ne la connaissez.

En 1847, Mimi demeurait avec Murger rue Mazarine,

« au second étage de la maison qui fait l'angle de cette rue et de la rue de Buci ».

Ce qu'on va lire fut écrit au moment de la publication des *Mémoires* d'Alexandre Schanne, un des héros de la *Vie de Bohême*, par un ancien rédacteur du *Corsaire*, qu'on a su depuis être Charles Toubin. Ce Charles Toubin, dont on a présenté les Mémoires comme une nouveauté, il y a quelques mois, en avait publié des fragments, et non les moins intéressants, il y a bien des années, dans une revue où nous les avions recueillis.



HENRI MURGER
(D'après une eau-forte de Stahl.)

Au moment où se passaient les événements, Charles Toubin habitait rue Saint-Guillaume avec son frère, Eugène, alors simple externe (et non pas interne) à l'hôpital de la Pitié, lorsqu'y fut apportée l'amie de Murger; c'est lui qui avait fait admettre l'intéressante malade dans le service de son maître, le docteur Clément.

Pendant l'hiver de 1848, qui fut particulièrement rude, la jeune femme avoua aux frères Toubin qu'elle se sentait très fatiguée ; que, dans la chambre où ils habitaient, son amant et elle, il n'y avait plus *ni feu*, *ni médicaments!* Murger confirma ses dires et pria Charles Toubin, qu'il rencontrait tous les jours au café de la Rotonde de l'École de Médecine, où ces jeunes gens se réunissaient, de demander à son frère un billet d'hôpital pour sa compagne.

Autographe de Murger.
(Obligeamment communiqué par M. Noel Charavay.)



La maison de Murger, a Marlotte.

« Je fis la commission, relate le journaliste dont nous utilisons les souvenirs ; mon frère me répondit qu'il ferait son possible, mais que la chose n'était pas aussi facile que je le supposais. Réglementairement, il fallait, pour entrer à l'hôpital, passer à la consultation du chef de service, ou des médecins du Bureau Central, sans compter qu'à cette époque, et sans doute encore aujourd'hui, on n'aimait pas, dans les hôpitaux, cette classe de malades qui occupent longtemps un lit et que l'on sait condamnés d'avance à grossir le nécrologe du service ».

Le lendemain, Mimi était couchée au n° 8 de la salle des femmes. Sa pancarte portait qu'elle était mariée, comme nous l'avons dit plus haut, à un menuisier : « nom et prénoms y étaient ».

Une semaine entière se passa. Murger ne s'était pas encore présenté à l'hôpital. La malheureuse se plaignait d'être abandonnée : « Henri ne pensait plus à elle ! Et puis, pas un sou à donner aux infirmières, elles lui étaient toujours froides, etc... ». Les choses se passent-elles différemment aujourd'hui, nous n'oserions nous en porter garant.

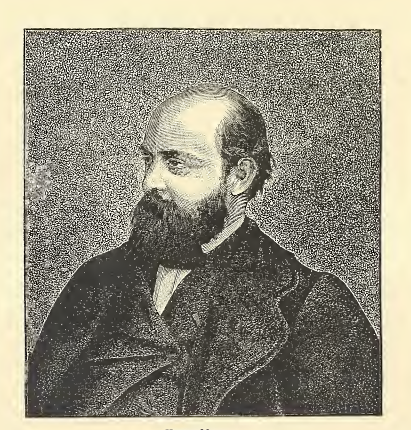
— Mon cher ami, dit un jour Charles Toubin à Murger, Mimi se plaint de ce que vous n'allez pas la voir ; n'irez-vous pas bientôt ?

Et Murger de lui répondre : « Hélas ! je n'ai même pas de quoi lui apporter un bouquet de violettes de deux sous ! »

— Ne lui portez que celui de votre cœur, répliqua son interlocuteur, mais allez la voir, je vous en conjure !

Murger promit de se rendre à la Pitié sans tarder. « Je connais, dit-il, à celui qui nous a rapporté ses propos, du côté de Vaugirard, des buissons où il ne tardera pas à y avoir des violettes ; j'en cueillerai et je lui en porterai ».

Pendant la maladie de Mimi, qui dura six semaines environ,



Henri Murger

(D'après une lithographie; Photo de Pierre Petit de Trinquart.)

Avec le plus profond respect

Henry Murger

homme de lettres

16 rue N.re Dame des Martyrs

actuellement empeché par maladie

Autographe de Murger malade.

n

ménage peu de temps après leur majorité.

De vingt à vingt cinq ans Maurice avait dépensé son temps à chercher le plaisir en compagnie d'un groupe d'aimables viveurs qui ne marchandaient pas cette coûteuse denrée. — Prodigue par nature beaucoup plus que par amour propre il ne tarda pas à se créer une belle réputation dans le monde qui vit de la prodigalité et ~~d'une popularité de payan la sienne lui valut toute toute une clientelle de parasites~~ comme toute popularité se paie la sienne lui valut bientôt, bientôt une clientelle de parasites nombreux.

Par devers avec
Henry Murger

Autographe de Murger.
(Collection de l'auteur.)

Murger ne fit que deux ou trois visites au plus à son amie. Il faut reconnaître, à sa décharge, que l'on n'était admis à voir les hospitalisés que le dimanche, et puis... revenait le *leit motiv* que l'on connaît : « Je n'ai pas le sou ! », répétait l'infortuné poète, et c'était tristement vrai. On a calculé qu'à cette époque, celui-ci ne touchait pas même cent francs par mois, avec quoi il fallait payer le logement, s'habiller et manger !...

Voilà pourquoi Mimi est morte sans avoir eu ses violettes, et comment son corps fut envoyé aux amphithéâtres de dissection, où quelque carabin irrespectueux aura profané son cadavre, sans se douter qu'il était celui d'une des inspiratrices d'un des plus beaux romans du siècle passé.



De Villemessant Dr Fauvel Adrien Marx Murger

Au lit de Murger mourant.

III

Trois ans après la mort de Mimi, au mois d'août 1851, Murger faisait la connaissance de la femme qu'il nommait sa Naïs ou sa Mimi, selon son humeur ou son caprice.

Cette seconde Mimi, de son véritable nom Mme Anaïs L... fut la compagne dévouée, la garde-malade, pendant près de dix ans, de celui dont elle ferma les yeux à l'hospice Dubois, où Murger termina ses jours.

« Bonne, intelligente, douce et un peu faible comme lui »,

ont dit d'elle les trois buveurs d'eau (Nadar, Armand Lelioux et Léon Noël), dans leur *Histoire de Murger*, « Anaïs L... était bien le second qu'il fallait à l'âme féminine de Murger ».

On a publié une partie de la correspondance échangée entre les deux amants; les lettres qui la composent expriment la passion la moins contenue; l'une de ces épîtres se termine par ce post-scriptum, suffisamment révélateur : « La clé sur la porte toutes les nuits ». Une autre, qui porte la date de mars 1852, contient ce passage, qu'on peut dire suggestif : « Les pieds toujours ouatés de silence, venez-donc cette nuit, ne resteriez-vous qu'une demi-heure! ».

Le 10 janvier 1853, Murger, qui était en Algérie, mandait à son amie, qu'il venait de lui acheter « une paire de babouches en velours, avec ornements dorés, une calotte pareille, une belle ceinture de soie, un mouchoir semé d'or, un bracelet de corail et filigrane, un collier pareil, un éventail mauresque, un flacon d'essence de roses »; enfin, « une chemise de soie avec des garnitures de rubans ».

En ouvrant le paquet, qui contenait toutes ces merveilles, Mimi-Anaïs put avoir le pressentiment de ce que lui réservait l'avenir. N'est-ce pas, en effet, une piquante rencontre du destin de la retrouver plus tard dans un magasin de bibelots, une boutique d'antiquaire, où fréquentèrent naguère Dumas fils et Meissonier, Richepin et Réjane, « chassant le vieux Rouen et l'authentique Saxe, parmi les fauteuils Henri II et les guéridons nacrés? »

Dans ses dernières années, la bonne vieille prit sa retraite dans la banlieue parisienne. Elle avait choisi pour gîte une de ces « maisons de rapport d'un abord rustique, dont les vastes cours évoquent le souvenir des fermes qu'elles furent autrefois. » C'est dans cette calme retraite que la surprenait un de nos plus avisés confrères de la grande Presse, notre

confrère G. Montorgueil, qui retrouva la dernière Muse en train d'égrener les gros grains d'un chapelet de Jérusalem, donnant raison au dicton : « En devenant vieux, le diable se fait ermite! »

Il fallait un grand effort d'imagination pour reconnaître dans cette paisible rentière, dans cette petite femme ratatinée, mais qui conservait, malgré son âge avancé, « cette souplesse étudiée des femmes qui furent vraiment femmes et ne vécurent la vie que pour plaire », pour reconnaître en elle l'héroïne d'un roman d'amour qui avait compté plus de tristesse que de joies. Mais le souvenir des heures écoulées était-il moins doux pour cela?

Docteur Cabanès.




(D'après Gavarni.

Une Grisette, au temps de Murger.

DEVAMBEZ
PARIS


IODASEPTINE
SEPTICEMINE